

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 46 (1942)

Artikel: James Juillerat
Autor: Bregnard, Ch.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-555291>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

JAMES JUILLERAT

par CH. BREGNARD, instituteur retraité à Courrendlin

Les mauvaises nouvelles vont vite. Le vendredi, 30 décembre 1938, dès le matin, une de ces messagères vêtues de noir se glissait en la bonne ville de Porrentruy. Les gens de la cité, d'esprit ouvert et communicatif, se disaient l'un l'autre :

« Vous savez déjà ? James Juillerat est mort ! »

Mais bientôt l'Ajoie, le Jura, le pays connurent l'événement. Et ce fut un deuil non seulement parmi les lettrés, mais chez les paysans et les paysannes, les ouvriers de chez nous. Chacun commentait à sa manière ce départ subit et l'on pourrait condenser l'émoi populaire en cette formule : Une voix s'est tue, une lyre s'est brisée.

En effet, James Juillerat personnifia le chant, la musique. Son âme vibrante recelait des flots d'harmonie et tout près du peuple, elle buvait à la coupe de ses joies, de ses larmes. Elle chanta les petits, les humbles rivés à la peine quotidienne et de ses mérites, c'est celui-là le plus beau.

Quelques notes biographiques feront mieux ressortir l'homme et son action. Originaire de Sornetan, petit village assis sur son belvédère où rôde la chanson des vents, James Juillerat n'oublia jamais, au contact du monde, son ascendance paysanne, ses affinités champêtres. D'où sa simplicité dans la tenue, sa manière de vous aborder en vieille connaissance avec le mot pour rire ou quelquefois, l'émotion dans les yeux, sa rude franchise tempérée de cordialité, son goût inné pour la culture des fleurs, des légumes. Ses heures les plus reposantes, il les passait dans son jardin, dans sa basse-cour, avec ses amies les abeilles.

Sa famille, quittant le Petit-Val, vint s'établir à Cormoret, où il naquit le 16 mai 1873 en l'auberge de l'Etoile, disparue aujourd'hui par suite d'incendie. Il fréquenta les écoles primaire et secondaire de Saint-Imier. La musique tourmentait déjà son cerveau d'enfant. Les jours de foire, il restait planté, l'extase au cœur, devant un orgue de barbarie qui tournait les rapsodies de l'époque et il appréciait surtout l'air de : « Poète et paysan ».

Poussé vers l'enseignement, James Juillerat entra à l'École normale de Porrentruy en 1889. Il en ressortait en 1893 pour occuper une place d'instituteur à Tramelan-dessus.

Tramelan qui nous donna Virgile Rossel ! C'est là, dans ce centre industriel et cultivé, sur ce versant tout en pâturages et forêts de sapins que se leva, comme un bel arbre aux puissantes racines, une vocation qui ne cessa de s'affirmer jusqu'à son plein épanouissement.

Mais le talent sans l'effort est un don mort-né. Le jeune instituteur fit sienne cette devise. Une voix impérieuse lui disait : « Travail, tu sais déjà beaucoup, en réalité, tu ne sais rien. » Il écouta cet appel.

Ne pouvant compter que sur le maigre salaire des pédagogues de ce temps-là, obligé à une stricte économie, James Juillerat traversait parfois la montagne et s'en allait à pied jusqu'à Bienne pour y bénéficier des leçons de son professeur Wilhelm Sturm. Durant ses vacances, il suivit les cours des conservatoires de Stuttgart, de Dresde, se pénétrant de l'esprit des grands maîtres. Admirateur et fervent disciple de Beethoven, il lui vouait un culte spécial et connaissait sa maison natale à Bonn et d'autres lieux où se projeta la grande ombre. Un jour, il détourna son itinéraire pour visiter le musée de Leipzig et se recueillir devant le monument de l'illustre compositeur qui atteignit les sommets de l'inaccessible.

Conférencier à ses heures, James Juillerat fit des causeries sur Beethoven, mais régulièrement, arrivé à l'épisode de la mort de son idole, les larmes coulaient de ses yeux, sa voix si bien timbrée se brouillait et la conférence était terminée.

Encore un détail. Les parois de son vaste bureau ou plutôt de son laboratoire à musique aujourd'hui désert, en sa villa du Banné, sont tapissées de photos et reproductions de tableaux, de plaquettes, de pieux souvenirs rapportés d'Allemagne et toute cette imagerie, sans exception, parle du seul et glorieux Beethoven.

En dehors de ces fructueux pèlerinages, James Juillerat étudiait dans la solitude, déchiffrait, analysait les œuvres classiques, s'exerçait déjà à la composition, maniait le violon, le piano, dirigeait des sociétés. Tant d'ardeur à l'ouvrage, de foi dans la réussite méritaient récompense. Le nom de Juillerat avait débordé les régions de la Trame ; on parlait du jeune musicien, de ses essais, de la valeur croissante de son enseignement musical, de l'avenir large et sonore qui s'ouvrait devant lui.

En 1898, âgé de 25 ans, il fut nommé maître de chant et musique à l'École normale de Porrentruy. Dès le début, avec la fougue du novateur, il donna la pleine mesure de ses capacités. Il succédait à Samuel Neuenschwander, un gros bonhomme à l'accent germanique, au cœur tendre, l'œil plein de bonté ou de malice, mais qui piquait volontiers la mouche en constatant, avec une moue de mépris, la maladresse du doigté ou l'insuffisance vocale des normaliens de ce temps-là. Compositeur de mérite, il nous légua « Jeune

Helvétie », « Nostalgie », deux chants de haute valeur artistique qui surnageront sur la marée montante des créations contemporaines.

Et James Juillerat, nouveau venu, donna quarante années de sa vie à cette pépinière du corps enseignant jurassien. Toujours



James Juillerat

alerte, partout à la fois, ne doutant ni des autres, ni de lui-même, il inculqua à des légions de jeunes régents les notions élémentaires du chant et de la musique.

Plus de cinq cents instituteurs bénéficièrent de son enseignement et s'en allèrent, série après série, prêcher la bonne croisade dans nos villages. Plusieurs furent ou sont encore d'excellents directeurs de nos sociétés locales.

Donc si l'on chante davantage dans le Jura, si le laurier se balance si souvent à la hampe de nos bannières, si les jurys de nos fêtes régionales se plaisent à constater les réjouissants progrès de nos chanteurs, il faut, en bonne justice, rendre hommage à l'infatigable pionnier qui nivela le terrain, jeta la bonne semence, gage des présentes moissons.

Si James Juillerat se révélait, au cours de ses leçons, parfois un peu brusque, le geste bref, la parole sévère selon le témoignage de quelques élèves assurément plus riches de langue que d'oreille, il est facile d'expliquer sa mauvaise humeur passagère. Au fond, le professeur n'en voulait pas au candide garçon qui chantait faux ou malmenait un passage de sa partition.

L'ennemi qu'il fallait terrasser, c'était la mesure escamotée, le ton discordant, l'accord massacré, la note innocente jetée au supplice par le gosier, l'archet ou le clavier de l'inconscient barbare. Alors celui qu'on appelait familièrement le « Djeu » éprouvait une réelle souffrance, comme une brûlure faite à sa sensibilité d'artiste.

Mais l'erreur corrigée, le béotien revenu à la saine notion de la discipline harmonique, les traits du maître se détendaient et un sourire de satisfaction errait sur ses lèvres, la victoire était gagnée. D'ailleurs, tous les vrais musiciens ressentent ce malaise à l'ouïe de la moindre faute et l'on en a vu, les nerfs crispés, le bras vengeur tendu vers les insurgés de l'harmonie qui infligeaient à leur oreille délicate une torture imméritée.

Il y a des gens qui se confinent dans le strict exercice de leur profession. Ils sont les modèles du genre et donnent contentement à leurs employeurs. A eux seulement. Rien n'eût empêché James Juillerat de se murer dans ses fonctions de maître à l'École normale, d'y remplir, ni plus ni moins, sa tâche quotidienne. Rien ni personne ne pouvait l'obliger à disperser ses forces, rien sinon son âme d'apôtre. Comme les poètes, les peintres condamnés à l'éternelle besogne par quelque tyrannique et insatiable génie, lui s'était identifié à la cause du chant. Nul ne pouvait ébranler sa conviction.

C'est pourquoi il ne ménageait guère ses aises et son dévouement. Toute occasion était la sienne pour soutenir, encourager une renaissance de l'art musical dans le Jura. Il fut à la fois l'homme du rêve et de l'action, le conseiller, l'animateur, l'ami qui savait communiquer sa foi, son enthousiasme, relever les défaillances, regrouper les bonnes volontés.

Il serait puéril d'énumérer les commissions, les comités dont James Juillerat fit partie. Que d'assemblées, de réunions, de séances, de répétitions, de rendez-vous inévitables, de tête-à-tête obligés où toujours et toujours l'ami James se démenait au premier plan. On peut, tout au plus, poser quelques jalons le long de ce chemin

épineux ou fleuri qui menait invariablement sur les parvis de la chanson.

A Porrentruy, sa cité d'élection, Juillerat dirigea durant trente-cinq ans l'Union chorale dont les succès firent sensation en divers concours. Il fut aussi directeur du Männerchor. Il fonda la Fédération des Chanteurs d'Ajoie et celle des Chœurs mixtes réformés du Jura. Il créa le Chœur mixte du Corps enseignant d'Ajoie, le groupe des Vieilles Chansons. Il fit partie, dès 1911, du comité central de l'Union des Chanteurs jurassiens, dont il devint directeur dès 1925. Il fonctionna en qualité de membre du jury dans les fêtes régionales et cantonales. Entre temps, il donnait des conférences sur la chanson populaire, s'échappait vers un village pour y vérifier, sur demande, les chances d'une société à la veille d'un concours ou pour débarrasser de sa gangue le filon d'une vieille mélodie chère à nos grand'mères.

James Juillerat se distingua particulièrement comme compositeur et je présume que les heures les plus vivantes, il les passait seul à seul avec son rêve dans le royaume illimité de l'inspiration. Il écoutait, comme le poète, de lointains bruits d'ailes, une rumeur confuse, des vibrations de lyre, des appels de sirènes sur les flots mouvants de l'illusion.

Et de ces voix timides ou impérieuses, de cette cavalcade de chimères, de ce monde grouillant d'idées vides ou fécondes, de cet infini de la pensée où mûrit le talent, voisine le génie, l'œuvre attendue sortait, avec son souffle de vie, comme le marbre ciselé des mains du statuaire. Un nouveau chant était né.

Quelle était la méthode de travail du compositeur jurassien ? J'ai posé cette insidieuse question à M^{me} Juillerat qui m'a répondu :

« Mon mari ne composait pas tous les jours. Sans raison apparente, il abandonnait pendant une, deux semaines, un mois sa distraction favorite ; puis se remettait fébrilement à l'ouvrage. Dans ses heures d'inspiration, il ne quittait guère son piano que pour revenir l'instant d'après. Ainsi, besognant au jardin, il lâchait subitement bêche ou râteau, se précipitait dans son bureau pour y jouer, annoter quelques mesures, un bout de mélodie, une couple d'accords. Ce manège se répétait fréquemment dans la même journée et je savais alors que l'affaire était en bonne voie. »

M^{me} Juillerat ne me gardera pas rancune de dévoiler ici le mode de composer de son cher disparu. Tous les intellectuels connaissent cette facilité ou cette fatigue de l'esprit résultant de circonstances spéciales affectant le moral ou le physique, d'une légion d'impondérables échappant à toute analyse.

Ce qu'on peut dire avec certitude, c'est que James Juillerat n'égara pas son talent dans des compositions difficiles, semées d'em-

bûches et dont l'interprétation rebute les chorales de force moyenne. Il sut et voulut rester simple. A part les « Djinns » et quelques autres créations d'une exécution un peu laborieuse, les chants de Juillerat se laissent déchiffrer, se gravent facilement dans le cœur et la mémoire des chanteurs. La mélodie tantôt alerte et joyeuse, grave ou mélancolique parle d'elle-même, n'étonne point la mentalité jurassienne qui s'y reflète comme en un miroir. Écoutez « Le vieux Chasseur » aux mâlés accents, « L'Âme jurassienne » où vibre une émotion contenue, « Le Retour des bergères » au charme mystique, le chœur patriotique « Je crois » avec ses résonnances d'hymne national.

Mais on ne peut s'arrêter devant chaque arbre de la forêt. Les œuvres de Juillerat sont nombreuses et variées. Plusieurs même restent ignorées dans les archives poussiéreuses des sociétés de chant et de musique. Car le compositeur répondait à de nombreuses sollicitations à l'occasion d'un jubilé, d'un concert, d'une manifestation locale ou régionale. Des cantates, des chœurs de bienvenue, de la musique adaptée à des textes de circonstance s'éparpillèrent, s'égarèrent un peu partout dans le Jura.

James Juillerat évoqua dans ses chants Dieu, la patrie, l'amour avec ses joies, ses tristesses, la nature dans sa merveilleuse beauté. Il eut des élans, de riches trouvailles attestant la maîtrise de son art qui s'apparente, selon certains critiques d'art musical, à celui de l'abbé Bovet.

Il eut aussi un flair particulier, celui de choisir ses poètes et rimeurs dans un monde sensé. On ne déplore pas chez lui un divorce entre les paroles et la musique ; celle-ci attestant sa force, celles-là leur faiblesse. Tout se tient en juste équilibre et poète et musicien, en bons fils de la Rauracie, se donnent la main.

Quelques Jurassiens dont Virgile Rossel, Edouard Germiquet, Fernand Jabas lui fournirent des textes de bonne facture. Il puisa aussi chez les versificateurs de la Suisse romande et dans la grande famille des lettres françaises. Il harmonisa des chants pour chœurs d'hommes, chœurs mixtes et chœurs d'enfants ; des morceaux de salon pour piano. Et plusieurs de ces chants ne mourront point parce qu'il y a une âme jurassienne. On les chantera longtemps, bien longtemps.

Il est toutefois difficile, à moins de laborieuses recherches, d'en établir la liste complète.

Mais il faut insister sur une autre part d'activité de James Juillerat. Le Jura n'oubliera jamais sa dette de reconnaissance envers celui qui eut cette intelligente intuition : ressusciter nos vieilles chansons, les arracher au secret du tombeau, les empêcher de descendre au cimetière avec les générations éteintes.

Et sans autre bagage que sa foi et son enthousiasme, l'infatigable pèlerin s'en allait de village en village trouver les vieux de chez nous. Il s'asseyait sur un tabouret, un banc rustique dans la cuisine ou la chambre de ménage, même dans le verger. L'essentiel pour lui était tout d'abord de capter la confiance des gens, de les mettre dans leur assiette, d'écouter les petites histoires du patelin pour arriver peu à peu à ce but final : chanter. L'air était répété plusieurs fois, puis transcrit dans sa teneur exacte. Mais les paroles en un français parfois incorrect, en leur patois variant d'une région à l'autre, pourtant si naïves et si malicieuses devaient être également confrontées avec la musique. Besogne de bénédictin fouillant non dans les archives d'une savante abbaye, mais dans la tête fatiguée des vieillards d'Ajoie, de la vallée de Delémont, des Franches-Montagnes.

Dans son avant-propos du recueil des vieilles chansons du Jura bernois édité en 1937, James Juillerat dit textuellement ceci : « La récolte faite depuis de longues années est abondante, et il était grand temps de s'y vouer, car les personnes âgées s'en vont, emportant avec elles un patrimoine dont on ne saurait trop déplorer l'amointrissement.

» Parcourant nos vallées, frappant de porte en porte, nous voulons essayer de les sauver de l'oubli. Pussions-nous ainsi servir le coin de pays qui nous est cher. Nous avons noté, selon les hasards des pérégrinations, toutes les chansons et variantes qu'il nous fut donné d'entendre. »

Et plus loin : « Nous avons respecté autant que possible les versions sorties de la bouche de nos collaborateurs bénévoles. Avec leurs incohérences et leurs incorrections, elles conservent mieux ainsi leur saveur archaïque. »

Plus loin encore : « Nous adressons de sincères remerciements aux personnes qui ont facilité nos recherches. Mais notre gratitude va surtout à M^{me} M. Chevrolet, de Lugnez, qui, avec une amabilité charmante, nous a dicté à ce jour près de trois cents chansons.

» Porrentruy, septembre 1937.

» Signé : James Juillerat. »

On ne peut que souscrire à ces paroles lapidaires qui constituent le testament spirituel de l'artiste, du bon citoyen, du grand Jurassien.

Corps et âme intégrés dans cette résurrection des vieilles chansons, le musicien s'effaçait devant le folkloriste. Avec sa probité, sa vénération du passé, James Juillerat respectait texte et mélodie, s'en tenant scrupuleusement à la version dictée, n'imitant point ces antiquaires qui vendent du neuf pour du vieux.

Les airs recueillis offrent toute garantie d'authenticité ; c'est bien ces complaintes et ballades, ces refrains guillerets saturés de malice qui nous reviennent avec leur saveur, leur cadence, leur bonhomie.

James Juillerat les a harmonisés surtout pour chœurs mixtes et les gens de notre époque dite à la page ont assisté, ravis et étonnés, à ces soirées des vieilles chansons à Porrentruy, Delémont, Courroux, en de nombreuses localités jurassiennes. Les chanteurs et chanteuses des vieilles chansons se sont produits et exhibés en costumes du bon vieux temps à Berne, à Lausanne, Genève, Langenthal, à l'exposition nationale de Zurich en 1939. Ils portèrent leur renommée jusqu'à Paris, à l'exposition universelle en 1936, sous la direction de James Juillerat. A une de leurs auditions très courues par un public choisi, ils eurent même la chance fortuite de voir le fulgurant polémiste Léon Daudet qui les applaudit avec sa fougue coutumière dans l'éloge ou le blâme.

Mince détail qui prouve toutefois que les intellectuels de grande envergure ressentent comme les simples mortels le charme prenant des vieilles chansons. James Juillerat n'est plus, les vieilles chansons nous restent et grâce à lui, à elles, le Jura s'affirme... en chantant.

Et quant à la veillée, dans le cercle de famille, aux champs, au cabaret, une chanson du passé fleurit les lèvres des belles jeunes filles, des coquins de garçons, je ne peux pas m'imaginer autre chose : l'âme du « Djeu », souriante et attentive, participe à ce concert avec sa couronne de vieillards qui quittèrent comme lui les fragiles demeures humaines.

Quelques touches encore pour fixer dans notre souvenir cette forte personnalité. James Juillerat jouissait d'une constitution robuste, ce qui lui permettait de se dépenser sans mesure. De stature élancée, les traits bien accusés, indice d'une volonté tenace, le regard tout droit posé sur vous, c'était le type de notre terre, l'authentique Jurassien avec ses qualités, ses défauts, la tête près du bonnet, le cœur sur les lèvres.

Le trait saillant de son caractère, c'était sa spontanéité. Homme de décision, il entraînait son monde à sa suite, lui communiquant son enthousiasme. Que de fois nous l'avons vu, au cours d'une répétition, dans un cercle d'amis, l'allure décidée, le verbe haut, exposant ses vues, défendant son art avec la conviction, l'âpreté du croyant. Je l'ai aussi observé, l'air de rien, dans nos festivals et concours jurassiens.

Coiffé de son légendaire panama, il allait, venait, la main tendue, distribuant à bon escient l'éloge ou la critique, supputant les chances de chacun, réconfortant un directeur inquiet des résultats de sa société. Il était à la fois et bien souvent directeur des chœurs d'ensemble, membre du jury, orateur de la fête.

Sa devise était : vie, chansons, travail.

James Juillerat fut retraité le 1^{er} novembre 1938, en sa soixante-sixième année. De nombreux projets se disputaient déjà ses loisirs. Il voulait harmoniser des centaines de vieilles chansons restées en tiroir, nous donner encore des œuvres en pleine maturité de son talent. Mais l'heure n'est à personne. Deux mois après, comme le chêne terrassé par la foudre, notre ami mourait, brusquement enlevé par une angine de poitrine. La lyre s'est brisée et se sont éteints, dans la paix et le silence, les flots d'harmonie.

James Juillerat repose en ce cimetière de Porrentruy, face au doux paysage de Lorette et du Pont d'Able. Son père, Ami Juillerat, l'agriculteur de Sornetan, sa mère née Belrichard de Courtelary, son frère Edmond, professeur d'histoire naturelle à Bienne, décédé à l'âge de 36 ans, dorment là aussi tout près de celui qui les aima avec tendresse tout en émiettant son cœur sur les multiples chemins où souffrent, meurent les prêtres de l'idéal, les serviteurs de la beauté.

Les années passeront tissant le voile de l'oubli sur les hommes et les choses. D'autres talents se lèveront dont le pays sera fier. Mais les ouvriers de la première heure, qui pourrait les oublier ? Avec le recul du temps, le nom de James Juillerat, loin de s'effacer, s'imposera davantage à la reconnaissante admiration du peuple jurassien.

*Mes bonnes gens, qu'on s'en souviennne !
Il chanta l'âme jurassienne
Et réveilla dans nos maisons
Cette voix des vieilles chansons,
Appel des aïeux à la vie !
Oui, sa terre, il l'a bien servie
De tout son être et le Jura
Ne peut oublier Juillerat !*

Ch. BREGNARD.

Courrendlin, septembre 1942.